

Percer l'énigme Aragon

La parution en « Pléiade » de ses essais critiques confirme l'immense talent (et les contradictions) d'un écrivain joueur.

PAR CLAUDE ARNAUD

Imposé par un père préfet qui avait refusé de reconnaître son fils adultérin, le nom d'« Aragon » aura fini par servir d'auberge espagnole. Un demi-siècle durant, il réunit en effet tout à la fois un poète, un romancier, un militant journaliste ayant chacun son style, doublés d'un lecteur vorace. C'est l'essayiste littéraire que les éditeurs de la « Pléiade » ont choisi de mettre à l'honneur aujourd'hui, mais leur décision ne fut pas, de leur propre aveu, aisée à prendre, tant tous ces Aragon se contaminèrent. Pour autant, cet ouvrage constitue un outil précieux pour tenter de percer l'énigme de cet écrivain qui aimait à dire : « *Commencez par me lire.* »

Deux des titres majeurs de ce volume, *Pour expliquer ce que j'étais et Jen'ai jamais appris à écrire...* disent combien l'essai se teinte d'autobiographie, chez lui. Lire, pour Aragon, c'est éprouver le vertige que suscite toute altérité nettement ex-

primée. Mais c'est aussi, le livre refermé, revenir à soi pour analyser cette suspension provisoire de l'être. C'est donc écrire dans l'espoir de prolonger cet entre-deux où l'on fut à la fois autre et soi. Un exercice dans lequel excella un Aragon capable de faire perdre à son tour la notion du jour et de la nuit à ses interlocuteurs, tant sa culture étincelait.

La tchatche des bonimenteurs.

J'abats mon jeu le dit bien : c'est un joueur qui nous interpelle avec la tchatche des bonimenteurs battant les cartes de leur bonneteau. Le débit d'Aragon est si puissant qu'on reste souvent médusé par sa facilité torrentielle. De tous les écrivains ici célébrés, de Stendhal à Rimbaud, c'est logiquement Hugo qui l'aura le plus enthousiasmé : dans son orgie langagière, l'auteur de *Quatrevingt-treize* sut aussi se faire poète, romancier et militant – ses contradictions sont merveilleusement analysées. On a beau se cabrer en voyant le jeune Aragon trai-

ter Ronsard de clown, tout en célébrant son propre génie, dans le *Traité du style*, il est difficile de ne pas céder à son tour à un envoûtement qu'il semble le premier subir. « *Le jeu est une forme de la pensée. Il y a un moment où il est toute la pensée* », écrit-il, comme s'il pressentait nos objections.

Tel un fleuve toujours capable de sortir de son lit, Aragon fut tour à tour un poète symboliste, dadaïste puis surréaliste, avant de se rallier avec zèle au réalisme socialiste. Anticolonialiste virulent, il se changea après la guerre en « *patriote professionnel* » après avoir fait l'éloge du goulag, et put siéger au comité central du PCF sans s'interdire de prendre la défense d'écrivains en dis-

C'est Hugo qui l'aura le plus enthousiasmé : dans son orgie langagière, il sut se faire poète, romancier et militant.

grâce à l'Est, tel Kundera. Capable de célébrer la même année Jdanov, le père de l'esthétique stalinienne, et Barrès, le barde du nationalisme intégral, il se justifiait ainsi devant ceux qui croyaient avoir des droits idéologiques sur lui : rien n'empêche d'aimer à la fois Jules Verne et Robbe-Grillet. Licence précieuse dont jouirent rarement les écrivains d'URSS.

Le rossignol tournait parfois à l'anguille ? Rares étaient les critiques assez vifs pour déstabiliser cette « *machine électronique de l'intelligence* » (Neruda). On cherchait une constante chez ce virtuose de l'autofiction, pour qui écrire semblait aussi facile que parler ? Il était le premier à assumer son « *mentir vrai* », sa tendance à accumuler les masques et les mues – on le vit poursuivre de jeunes hommes après quarante ans à chanter Elsa. À le lire aujourd'hui, on éprouve à notre tour le vertige d'une pensée réversible qui déroute toute synthèse. Il y avait autant de vérités en Aragon qu'il y eut de poètes en Pessoa, le père portugais d'une myriade d'hétéronymes ●

Essais littéraires, de Louis Aragon (Gallimard, la « Pléiade », sous la direction d'Olivier Barbarant, 2 064 p., 80 € jusqu'au 31 octobre).



« Commencez par me lire. » Louis Aragon en 1951. Place ici à l'essayiste littéraire.